

était riche, et il ne pouvait manquer de prêter quelque appui à des parents si cruellement éprouvés.

Stylite avait alors quatorze ans.

Elle supporta ce coup avec une fermeté stoïque.

Peut-être n'avait-elle point un grand mérite à cela, les intérêts du monde ne la touchaient guère ; elle se disait qu'on la recevrait bien sans dot dans un couvent, et trouvait que son jeune frère serait encore assez riche. Cette catastrophe arriva au mois de janvier.

Les chemins de fer ne fonctionnaient point encore.

Madame de Lendeven devait faire deux cents lieues en diligence ; c'était une femme d'un caractère net et précis, qui, une fois après avoir pris une détermination qui lui coûtait, car elle avait une sorte de paresse, marchait à son but sans regarder ni de côté ni en arrière.

La séparation fut douloureuse.

Madame de Lendeven se montrait courageuse, elle eut des élans de tendresse en quittant son mari et sa fille ; elle promit de revenir bientôt, et partit...

Pour la première fois, Stylite se trouvait chargée d'une tâche importante.

Sa mère, qui l'accusait d'être d'une nullité absolue, ne se doutait guère de ce qu'elle pouvait faire, livrée à elle-même.

Comme M. de Lendeven était doux, conciliant, il remit à Stylite les rênes de la maison.

Ce n'était point une charge peu lourde.

Les domestiques étaient de braves gens, naïvement dévoués, trop simples pour garder l'intelligence de ce qu'on ne leur commandait pas. Obéir leur semblait facile ; ils ne comprenaient point l'initiative.

